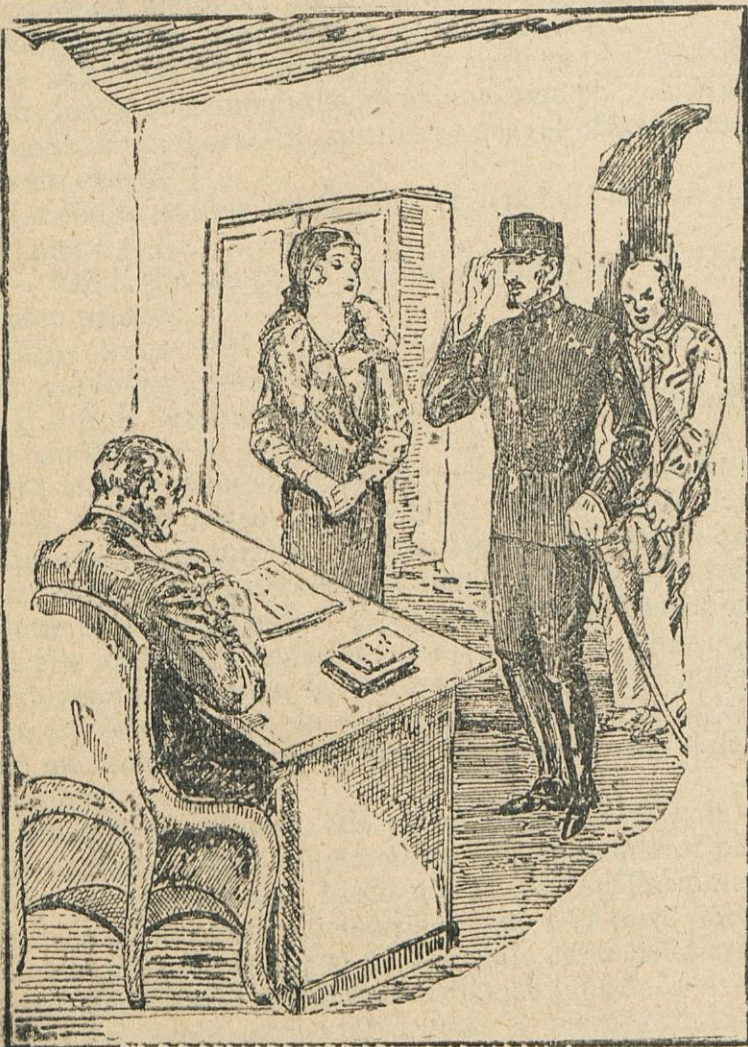




*Derrière le commandant du Paty,
Gaston le Fou, venait d'entrer ! (Page 1199).*

C. I

LIVRAISON 157



lement vaste que nous n'aurons aucune peine à y trouver un petit coin pour abriter notre bonheur....

— Eh bien, si tu veux, allons y.... Si ça peut te faire plaisir, je n'y vois aucun inconvénient, mon chéri.... Mais comment t'arrangeras-tu pour les messages officiels dont tu as été chargé ?

Le comte haussa les épaules et répondit sur un ton nonchalant :

— Oh !... Ça n'a pas si grande importance... Ce n'est pas bien pressé....

Amy Nabot pût à peine s'empêcher de sourire de l'incroyable légèreté de son jeune compagnon.

Il aurait vraiment été difficile de pousser l'imprudence au delà de ce point !

Et cette imprudence même, cette espèce de naïveté puérile, faisait baisser considérablement le comte dans l'estime de l'aventurière. Tout d'abord, elle avait admiré en lui un jeune et fringant cavalier et elle avait été quelque peu fascinée par le prestige de son beau nom. Mais elle aimait les hommes rusés et fourbes, ceux qu'il est convenu de nommer les débrouillards ; et Ilitch était tellement le contraire de cela que la sympathie qu'elle avait un moment éprouvée pour lui commençait déjà à s'évanouir.

Mais, bien entendu, elle ne lui laissait rien voir de ce changement ; bien au contraire, elle se montrait plus amoureuse que jamais. Ilitch n'était pas suffisamment expert en amour pour que son âme naïve et pure puisse receler le moindre soupçon à l'égard de cette belle créature qu'il admirait tant. Il était tellement sûr de la sincérité d'Amy Nabot qu'il aurait, sans la moindre hésitation, engagé sa parole d'honneur à ce sujet.

Par ailleurs, il se sentait pris d'une douce gaîté en pensant à la désillusion qu'allait éprouver von Giesel en attendant vainement la jeune femme.

En un mot, le jeune comte était tellement heureux que, quand le train s'arrêta en gare de Klagenfurt, il fut tout étonné que l'on soit déjà arrivé.

En sortant de la gare, il se rendirent dans un hôtel pour y attendre la diligence qui ne partait que vers le soir.

La journée s'écoula d'une façon assez monotone. Enfin l'heure du départ arriva et le jeune comte fut fort désappointé de voir que la diligence était déjà pleine de monde, de sorte qu'il ne pouvait être question d'un tête-à-tête amoureux pendant le trajet.

Finalement, cette promiscuité l'agaça tellement qu'il proposa à sa compagne de descendre à un endroit où l'on s'était arrêté pour changer de chevaux et de passer la nuit dans le petit hôtel du village.

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit aimablement Amy Nabot. Tu sais bien que tout ce qui t'est agréable me fait plaisir.....

— Chérie ! murmura tendrement le jeune homme en lui laissant un regard de gratitude.

Comme bien l'on pense, Amy Nabot était bien contente de s'arrêter dans cette auberge de village, parce qu'elle se disait que le grand coup qu'elle avait l'intention de tenter aurait beaucoup plus de chances de réussir dans un endroit où personne ne les connaissait. Ce serait beaucoup plus facile, en tout cas, que dans la maison d'un ami du comte.

Ils entrèrent donc dans le petit hôtel dont l'aspect était assez avenant, quoi qu'un peu primitif, et le comte demanda au portier s'il y avait une chambre libre.

L'homme répondit affirmativement et l'on mit aussitôt à leur disposition une pièce fort spacieuse et très convenablement meublée.

— Tu ne manques pas d'une certaine audace, mon petit ! dit Amy Nabot avec un sourire indulgent, dès qu'ils se trouvèrent seuls dans la pièce

— Pourquoi ?

— Parce que tu as demandé une seule chambre, absolument comme si nous étions mariés !

Le comte fixa sur sa belle compagne un regard passionné et l'aventurière lui sourit de nouveau, avec un air tout à fait rassurant qui le combla de joie.

Ilitch ne perdit pas son temps et il se mit tout de suite à l'embrasser avec fougue. Elle se laissait faire sans protester, mais elle ne perdait pas un seul instant de vue le petit sac de cuir que le jeune homme avait tout simplement jeté sur la table et qui contenait les précieuses dépêches.

Et, tout en lui rendant ses baisers, elle se demandait comment elle allait s'y prendre pour s'emparer de ces fameux papiers qui représentaient pour elle une petite fortune.

Durant le trajet en chemin de fer, elle avait déjà eu l'occasion de constater que, comme il fallait s'y attendre, le petit sac était fermé à clef. Par expérience, elle était à peu près sûre de ce que le jeune comte ne devait pas en posséder la clef lui-même, car telle n'est pas la règle. En général, la clef des valises qui contiennent des documents d'état d'une certaine importance est envoyée séparément par la poste.

Il y avait donc à choisir entre deux procédés : Soit forcer la serrure et s'emparer seulement des documents, soit emporter le sac tel que.

— A quoi penses-tu demanda tout-à-coup le jeune homme en constatant avec étonnement que sa compagne avait l'air fort préoccupé.

En effet, Amy Nabot avait commis la faute d'oublier pour un instant son rôle de femme amoureuse et les vilaines pensées qu'elle avait dans l'esprit avaient un moment communiqué à son visage une expression âpre et dure.

Mais elle se reprit tout de suite et le comte était trop amoureux d'elle pour avoir la moindre méfiance ; il suffit à l'aventurière de le gratifier de quelques baisers pour le remettre tout-à-fait de bonne humeur.

Tandis qu'ils étaient assis l'un à côté de l'autre sur le canapé, enlacés comme de nouveaux mariés, la femme de chambre vint frapper à la porte pour leur demander s'ils désiraient descendre pour dîner ou bien s'ils préféreraient qu'on les serve dans leur chambre.

Ilitch se tourna vers sa compagne et lui dit en français :

— Moi, j'aimerais autant dîner dans la chambre..... Et toi ?

— Moi aussi ! répondit l'aventurière avec empressement.

Le comte donna donc les ordres nécessaires et la servante se retira, revenant quelques minutes plus tard avec les premiers éléments d'un fort bon repas.

Malgré que l'on fut dans un pays quelque peu perdu, l'aubergiste ne manquait pas de champagne, non plus que d'autres vins d'excellents crûs et le comte, qui voulait faire royalement les choses, avait commandé plusieurs bouteilles de fort authentique noblesse.

Ceci faisait parfaitement l'affaire d'Amy Nabot : non qu'elle eût envie de boire elle-même plus qu'il lui en fallait pour se désaltérer, mais parce qu'elle comptait qu'une certaine ébriété de son naïf compagnon aurait été un sérieux atout dans le jeu qu'elle se préparait à jouer.

Elle s'arrangea, en effet, pour faire boire le comte beaucoup plus qu'elle ne but elle-même, grâce à un stratagème des plus simples : Chaque fois que le jeune homme détournait un moment la tête, elle vidait le contenu de sa coupe ou de son verre dans le sceau à glace.

Quant à Ilitch, il buvait à larges rasades, mais on voyait bien qu'il en avait déjà l'habitude, malgré son

jeune âge, et qu'il avait la tête solide, car il ne s'enivrait pas si facilement.

Néanmoins, il finit quand même par avoir sommeil, alors que l'aventurière, dont le cerveau était demeuré parfaitement lucide, pensait à tout autre chose qu'à dormir !

.....

Vers trois heures du matin, Amy Nabot se leva doucement, sans faire le moindre bruit, et se pencha encore une fois sur le jeune comte qui dormait comme une marmotte.

Il souriait dans son sommeil comme un petit enfant. Sans doute devait-il faire un bien beau rêve !

Un instant, l'aventurière hésita. Un instant, elle eut envie de saisir dans ses bras ce beau jeune homme qui aurait peut-être pû la rendre plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été et de le couvrir de baisers qui, cette fois auraient été réellement sincères.

Car, malgré tout, il y avait encore des moments où elle se sentait vraiment devenir amoureuse de lui !

Mais hélas !... Quand le diable tient une âme, il ne lâche pas facilement sa proie !



Marchant sur la pointe des pieds, Amy Nabot, se dirigea vers la table sur laquelle se trouvait la précieuse valise.

En une seconde, elle avait vaincu tous ses scrupules.

Maintenant, plus rien n'aurait pu la retenir.

Après s'être habillée prestement, elle s'empara du petit sac et, au moyen d'une grosse épingle de sûreté, elle l'attacha à sa robe, par dessous son manteau.

A présent, il fallait qu'elle s'éloigne au plus vite et qu'elle retourne à Vienne sans perdre un instant.

Elle descendit l'escalier, traversa la cuisine, ouvrit une fenêtre sans faire le moindre bruit et enjamba le chassis.

Quelques instants après, elle pénétrait dans l'écurie où se trouvait un gardien profondément endormi qu'elle se mit à secouer énergiquement.

— Vite, vite, un cheval ! ordonna-t'elle. Il faut que j'aille tout de suite à la gare..... Prenez cet argent... C'est pour vous... Demain, vous pourrez reprendre le cheval à l'Hôtel Royal de Klagenfurt où je le laisserai en arrivant.

Le jeune gardien n'osa pas répliquer.

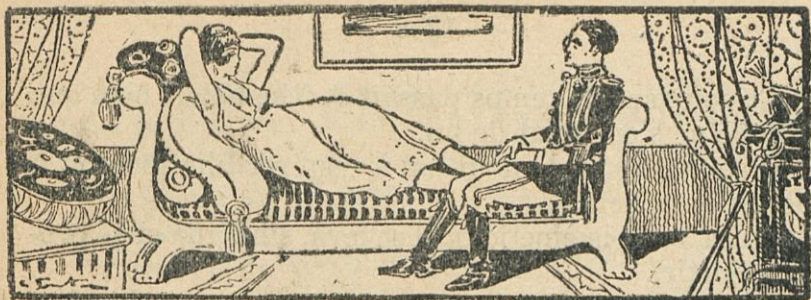
Il sella rapidement un cheval, le fit sortir de l'écurie et aida l'aventurière à se mettre en selle.

Après s'être fait donner une baguette pour lui servir de cravache, Amy Nabot partit au galop.

Avant que le jeune homme, encore à moitié endormi, se fut bien rendu compte de ce qui s'était passé, Amy Nabot était déjà loin.

Mais il ne s'inquiéta pas pour si peu et il retourna se coucher sur la paille qui lui servait de lit. Ne pouvant se rendormir, il se mit à compter l'argent qu'il venait de recevoir. C'était une belle somme. Jamais il n'avait autant possédé !

Mais, contrairement à ce qu'il aurait pensé, il ne parvenait pas à s'en réjouir. Il éprouvait une espèce d'inquiétude, ou plutôt de remords, comme s'il avait eu la sensation d'avoir commis une mauvaise action.



CHAPITRE CLXXVI.

EXPULSE.

C'était bien en vain que le misérable Dubois s'adressait des reproches à lui-même pour avoir été le principal artisan de sa propre infortune.

Les fameux documents avaient disparu et le méprisable individu n'avait plus la possibilité de conclure la fameuse affaire dont il espérait tant de profits. Mais ce n'était pas encore cela qui l'inquiétait le plus, car il avait une peur terrible d'être arrêté d'un moment à l'autre.

N'osant plus sortir de son hôtel, il faisait semblant d'être malade afin d'avoir un prétexte pour ne plus sortir de sa chambre. A tout moment, d'une façon presque maniaque, il vérifiait si le châton de la bague qu'il portait à l'un de ses doigts contenait encore la quantité de poison nécessaire pour le délivrer de la vie terrestre en cas de danger inévitable et imminent.

Car il avait toujours été fermement résolu à avoir recours au suicide plutôt que de finir ses jours entre les quatre murs d'une prison.

En proie à une surexcitation extraordinaire, Dubois sursautait au moindre bruit qu'il entendait dans les corridors et chaque fois que quelqu'un passait devant sa porte, il se sentait presque sur le point de s'évanouir de terreur, car il croyait toujours que c'étaient les agents qui venaient pour l'arrêter.

Et pourtant, le temps passait et il semblait bien que personne ne s'occupait de lui.

Il commençait de nouveau à respirer librement et à se sentir en sûreté.

Enfin, le troisième jour, il se leva, s'habilla et se prépara à sortir.

A peine avait il fait deux pas hors de sa chambre qu'il fut abordé par un domestique qui lui remit une lettre.

Il n'eut pas le courage de l'ouvrir tout de suite. Il était à peu près sûr de ce que le message contenait de mauvaises nouvelles.

Enfin, après de longues hésitations, il ouvrit l'enveloppe.

Il avait bien deviné : C'étaient de mauvaises nouvelles ! Il était expulsé d'Allemagne !

C'était un ordre précis : Dans vingt-quatre heures, il devait avoir passé la frontière, autrement, il serait arrêté !

L'espion crispait ses poings de rage.

Malédiction !... Que faire maintenant ?... Où aller ?... Il ne pouvait certainement plus retourner en France parce que le général Boisdeffre avait donné des ordres pour le faire rechercher et il aurait certainement été arrêté dès la frontière.

Devait-il aller se jeter, de son propre gré, dans la gueule du loup ?

Non !... Mille fois non !

Il trouvait que c'était vraiment un vilain tour que lui jouait le gouvernement allemand parce qu'il avait, en somme, rendu de grands services à l'Allemagne et qu'il s'était même donné beaucoup de mal pour cela !

Et c'était là toute la reconnaissance qu'on lui témoignait !

Fou de rage, il sortit de l'hôtel et se dirigea vers la Bulowstrasse.

Par hasard, au moment où il allait y arriver, il rencontra le directeur de l'Office Central des Informations et, sans un seul mot de préambule, il lui demanda :

— Que signifie cela ?... Pour quelle raison est-ce qu'on m'envoie un ordre d'expulsion ?

— Je crois, Monsieur Dubois, répondit le fonctionnaire, — que vous feriez mieux de ne point poser de questions à ce sujet.....

— Je ne suis pas de cet avis et je trouve cette mesure souverainement injuste !... J'ai rendu de très grands services à l'Allemagne et il me semble que j'aurais droit à un peu de reconnaissance.....

— De la reconnaissance ?... Vous m'étonnez, Monsieur Dubois... Il me semble, à moi, que vous avez été très largement payé pour les services que vous nous avez rendu et que nous ne vous devons plus rien du tout.....

— De sorte que, maintenant, vous voulez que je m'en aille ?

— Précisément, Monsieur Dubois... Précisément...

— Pardon !.... Vous m'aviez promis que vous me chargeriez de nouvelles missions dès que je vous aurais remis les documents que j'avais, j'exige que vous teniez votre promesse.....

Durant cet échange de paroles, le directeur des Informations Secrètes était entré dans son bureau tout proche et Dubois l'avait suivi.

— Veuillez vous asseoir, lui dit le directeur avec une froide politesse ; et dites-moi rapidement ce que vous croyez avoir à me dire, je vous prie, car je n'ai guère de temps à perdre.....

— La façon dont vous vous comportez vis-à-vis de moi est absolument incroyable, Monsieur Erdmann ! s'écria Dubois. Je suis venu à vous en toute confiance et je vous ai montré les documents que j'avais en ma possession..... Il s'agissait des plans militaires de la France contre l'Allemagne, en cas de guerre..... Et maintenant, au

lieu de me recevoir convenablement, vous me menagez de mettre la police à mes trousses si je ne m'en vais pas tout de suite !

Erdmann avait écouté avec le plus grand calme la furieuse diatribe de Dubois.

Et quand l'espion, essoufflé, se tut enfin, il ne daigna même pas lui répondre.

Ce dédain eut le don d'exaspérer encore la colère du misérable qui s'écria sur un ton encore plus excité qu'auparavant :

— Vous avez obtenu ces documents pour un morceau de pain et vous m'avez roulé !.... Et maintenant, non content de ça vous voulez encore me mettre hors de l'Empire pour vous débarrasser de moi !... Mais vous verrez que je ne suis pas un homme dont on peut se débarrasser si facilement !

Ce disant, l'espion approcha sa chaise de la table derrière laquelle Erdmann était assis et il reprit après une courte pause :

— Je suis ici et j'y reste..... Je ne m'en irai pas jusqu'à ce que l'ordre d'expulsion ait été annulé.....

Erdmann, qui jusqu'à ce moment était resté parfaitement tranquille, s'exclama tout-à-coup :

— Assez !... Avez-vous compris ?... Vous pouvez encore vous estimer bien heureux de ce que je me contente de vous faire expulser au lieu de vous faire jeter en prison comme je pourrai très bien le faire !

A ces mots, Dubois devint tout pâle.

Maintenant, il ne se sentait plus aussi sûr de lui et il comprenait qu'il allait devoir user d'une plus grande prudence.

Néanmoins, il ne voulait pas encore s'avouer vaincu. Il voulait se défendre jusqu'au dernier moment.

— Ecoutez-moi, Erdmann, fit-il.

Mais l'autre ne le laissa pas continuer.

— Inutile ! interrompit-il vivement. Nous n'avons plus rien à nous dire..... Je vous conseille de vous montrer raisonnable et de penser à vous choisir une résidence pour l'avenir..... Estimez vous heureux de ce que nous ne prenions pas de mesures plus sévères contre vous.....

Cette fois, Erdmann avait parlé sur un ton si énergique que Dubois comprit qu'il aurait été dangereux d'insister davantage.

Mais il frémissait en pensant à ce que l'avenir lui réservait.

CHAPITRE CLXXVII.

UN ATROCE REVEIL.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand le comte Ilitch s'éveilla.

Ebloui par la lumière aveuglante qui inondait la chambre, il referma un instant les yeux.

Durant quelques minutes encore, il demeura immobile, à moitié endormi.

Puis, avec un sourire d'extase, il murmura :

— Chérie !

Comme bien l'on pense, il ne reçut pas de réponse. Ingénument, il répéta de nouveau

— Chérie !

Toujours le silence absolu.

Alors, finalement, il se décida à ouvrir tout-à-fait les yeux et à regarder attentivement autour de lui.

La première chose qu'il lui fut donné de constater

fut que la place à côté de lui était inoccupée.

Se redressant brusquement, il se passa deux ou trois fois la main sur les yeux, comme s'il n'avait pas encore pû se persuader de ce qu'une telle chose fut possible.

Finalement, il dut quand même se rendre à l'évidence.

Amy Nabot était partie !

Encore une troisième fois il l'appela d'une voix à demi suffoquée par l'émotion, mais il n'obtint aucune réponse.

D'un bond, il fut à bas du lit et il demeura un bon moment immobile au milieu de la chambre, ne pouvant comprendre ce qui était arrivé.

Où donc était allée Amy Nabot ?

Le jeune comte était encore un peu étourdi par le vin qu'il avait bu la veille au soir en quantité assez considérable et il avait encore un peu de peine à rassembler ses souvenirs.

Pourtant, il se rappelait bien que sa belle amie était encore avec lui quand il s'était endormi.

Mais où pouvait elle bien être passée maintenant ?

Il s'habilla rapidement et, sortant de la chambre, il interrogea le personnel de l'hôtel. Mais personne ne put lui dire où sa compagne était allée.

De retour dans sa chambre, le comte Ilitch se laissa tomber dans un fauteuil, absolument désespéré.

Quelques instants plus tard, le jeune gardien de l'écurie se présenta et l'informa de ce qu'une jeune femme était venue le réveiller au milieu de la nuit et lui avait demandé un cheval pour se rendre à Klagenfurt. D'après le signalement qu'il put donner, il semblait bien que ce devait être Amy Nabot. Mais pourquoi serait-elle partie ainsi, à l'improviste, sans même le prévenir ?

Le pauvre garçon n'y comprenait absolument rien !

Enfin, examinant la table dans l'espoir d'y trouver

un billet de sa belle amie, il s'aperçut, à son grand désarroi, de ce que le sac de cuir avait également disparu !

Le sac qui contenait ces dépêches d'une si haute importance !

Durant quelques instants, le malheureux demeura comme anéanti. Il ne pouvait presque plus respirer. Un nœud lui serrait la gorge et, pendant un moment, il éprouva l'impression d'être sur le point de mourir.

Le sac avait été volé et c'était cette femme qu'il aimait tant qui avait fait cela !

Des larmes lui étaient montées aux yeux, mais il eut le courage de les refouler et, les traits contractés par une expression de froide résolution, il murmura :

— Je me suis laissé jouer comme un imbécile... Tant pis pour moi !... Il ne me reste plus qu'à supporter courageusement les conséquences de ma faute !

Puis il sonna et demanda qu'on lui apporte de quoi écrire.

Quand on lui eut donné ce qu'il fallait, il s'assit devant la table et, d'une main ferme, sans trembler, il écrivit une lettre à son supérieur hiérarchique pour lui dire qu'il avait perdu le sac avec les documents. Il ne voulut point donner de détails, parce qu'il tenait à prendre sur lui toute la responsabilité de la faute et que, pour rien au monde, il n'aurait voulu dénoncer sa méprisable compagne de voyage.

Il était parfaitement calme. Quand il eut fini d'écrire, il mit la lettre dans une enveloppe, rédigea l'adresse, puis se mit à faire ses bagages.

En voyant auprès des siennes les deux valises de celle qui l'avait si lâchement trahi, il eut un amer sourire.

C'était le seul souvenir qui lui restait d'elle !

Il se demanda un instant ce qu'il convenait de faire de ces deux colis puis, finalement, il les confia à un do-

mestique de l'hôtel en lui disant que la dame écrirait plus tard pour faire savoir où il faudrait les envoyer.

Il ne se préoccupait en aucune façon des regards étonnés des gens de l'hôtel qui soupçonnaient un drame conjugal et qui n'aimaient pas beaucoup avoir des histoires de ce genre dans leur maison si respectable et si tranquille.

Quand tout fut prêt, il se fit atteler une voiture et il se fit conduire à la gare de Klagenfurt où il prit un billet pour sa ville natale de Hongrie.

Il arriva à destination dans la soirée. Ses parents, qui ne l'attendaient pas du tout, furent très étonnés de le revoir.

— J'ai demandé une permission, parce que je me sentais un peu fatigué, dit-il pour expliquer cette arrivée imprévue.

Naturellement, son père et sa mère étaient bien contents de le revoir, mais, sans oser le lui dire, ils avaient remarqué tout de suite qu'il y avait quelque chose d'anormal et d'insolite dans son attitude. Durant la conversation, il demeurait silencieux, taciturne et aucun sujet ne paraissait l'intéresser.

Enfin, quand la vieille comtesse se trouva seule avec son mari, elle lui dit :

— Je suis sûre que notre fils est venu ici pour nous confesser une histoire d'amour... Il se sera sans doute épris de quelque jeune fille sans fortune et il doit avoir un peu peur de nous demander notre consentement pour l'épouser...

— Tu crois ? fit le comte avec un air de doute.

— Moi, j'ai l'impression de ce qu'il s'agit de quelque chose de bien plus sérieux qu'une aventure d'amour ! Enfin, attendons jusqu'à demain... Il finira bien par nous dire ce qu'il a sur le cœur...

Avant d'aller se coucher, le vieux comte sortit en

core une fois sur la terrasse pour fumer un cigare. Il éprouvait le besoin de prendre un peu d'air pour se calmer les nerfs, parce que l'attitude étrange de son fils lui avait causé une assez fâcheuse impression.

Au bout de quelques minutes, il entendit un bruit de pas dans le jardin et il se pencha par-dessus la balustrade pour voir qui ce pouvait être.

A son grand étonnement, il reconnut de loin la silhouette de son fils.

Sè portant à sa rencontre, il lui demanda :

— Que fais-tu là, Tabor ?... Tu ne veux donc pas aller te reposer après ce long voyage ?

Le jeune homme s'arrêta et son visage apparut étrangement pâle dans la clarté blafarde de la lune.

— Non, papa... Je n'ai pas envie de dormir, répondit-il. Et puis, la nuit est tellement belle que je n'ai pu résister à la tentation de faire encore un petit tour...

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?... Je serais volontiers venu avec toi...

Le jeune comte eut un sourire embarrassé.

— J'ai pensé qu'il valait mieux que tu ailles dormir, papa... Je sais que tu as toujours l'habitude de te lever de très bonne heure...

— Sans doute... Mais je serais quand même venu avec toi... Maintenant, je me suis déjà déshabillé et je n'ai plus envie de remettre mes vêtements...

— En effet, papa... Et puis, il ne fait pas tellement chaud... Avec ce léger pyjama, tu pourrais peut-être prendre froid... Il vaut mieux que tu retournes te coucher... J'irai me promener tout seul...

Et, sans même attendre la réponse, le jeune homme s'éloigna. Quelques instants plus tard, il disparut dans la nuit.

Le père resta encore un instant sur la terrasse, écoutant le bruit des pas de son fils qui se perdaient dans le lointain.

Il était assez inquiet.

— Il y a dans son attitude quelque chose qui m'inquiète se disait-il. Il faudra que je lui parle sérieusement demain matin...

**

Le lendemain, tandis que le vieux gentilhomme était en train de prendre son premier déjeuner avec sa femme sur la terrasse du château, un garde-forestier dont le visage était tout convulsé accourut précipitamment.

— Monsieur le comte... Madame la comtesse !... balbutia-t-il d'une voix étranglée d'émotion.

— Ayez du courage... Il est arrivé un malheur...

La vieille dame se leva, toute pâle, en criant :

— Mon Dieu !... Mon fils !... Que lui est-il arrivé ?

Le garde-forestier n'osa pas répondre tout de suite.

— Parlez donc ! ordonna le comte, tout frémissant. Qu'est-il arrivé ?

— Le comte Tabor a été victime d'un accident de chasse...

— Il est blessé ? s'écria la pauvre mère, à demi défaillante.

— Hélas, Madame la comtesse ! fit le garde à mi-voix. C'est pire encore...

La pauvre femme laissa échapper une longue clameur de détresse et retomba évanouie dans les bras de son époux.

Une demi-heure plus tard, on ramenait au château le corps du comte Tabor Ilitch qui avait reçu la décharge des deux canons de son fusil de chasse à bout portant sous le menton.

Le plomb avait fait balle et avait pénétré profondément dans le cerveau

Le comte Tabor Ilitch avait trouvé la mort dans un accident de chasse... Ce fut, du moins, ce que l'on raconta dans le pays...

Amy Nabot avait fait encore une victime !

CHAPITRE CLXXVIII.

UN IMPORTUN

Dès qu'elle fut arrivée à Vienne, Amy Nabot prit une voiture et se fit conduire chez Howorka. Il fallait qu'elle agisse rapidement parce qu'il y avait naturellement lieu de craindre que le comte Ilitch la dénonce.

Les documents devaient donc être envoyés au plus vite à leur destination.

L'aventurière était en proie à une terrible angoisse. Ses nerfs étaient soumis à une tension terrible.

Pour ne pas éveiller de soupçons, elle fit arrêter sa voiture dans une rue latérale et elle parcourut à pied la courte distance qui la séparait encore du domicile de l'agent secret.

Au moment où elle allait atteindre la porte de l'immeuble, elle vit venir à elle un monsieur grand et maigre qui la salua avec un sourire diabolique.

— Quelle merveilleuse surprise ! s'exclama-t-il. Vous à Vienne ?... Que faites-vous donc ici ?

Amy Nabot fronça les sourcils.

— C'est une surprise, en effet, que de nous rencontrer ici, répondit-elle sur un ton aigre. Mais, pour ma part, je ne trouve pas du tout que ce soit une surprise agréable !

— Ça ne fait rien, répondit l'homme avec cynisme. Quant à moi, je suis très content de vous rencontrer...

— Je vous demande pardon, mais je suis très pressée... Il faut que je vous quitte tout de suite... J'ai quelque chose à faire dans cette maison...

— Ah ?... Vous allez chez Howorka ?

Amy Nabot fixa Dubois avec un air interrogateur.

— Comment le savez-vous ? fit-elle.

— Oh !... Un homme comme moi doit savoir un peu de tout ! Du reste, j'allais aussi chez Howorka, mais je peux vous dire, qu'il n'est pas chez lui en ce moment... Il doit être occupé, en ce moment, par une affaire de la plus haute importance... En tout cas, chère Madame, il faudra que vous preniez patience et que vous attendiez un peu... Je vous proposerai même, si vous voulez bien me le permettre, de venir avec moi dans ce petit café où nous pourrons l'attendre beaucoup plus commodément que dans la rue...

Amy Nabot était extrêmement contrariée.

— Je vous remercie de votre invitation, mais je ne puis l'accepter, répondit-elle.

— Vous ne voulez pas venir avec moi ?

— Non !

— Réfléchissez bien... Vous pourriez vous en repentir...

— Ce que vous dites là est absurde !

— J'ai beaucoup de choses à vous raconter... Après tout, nous faisons tous les deux le même métier et il ne serait pas du tout impossible que mon aide vous soit utile... Nous sommes collègues et nous devons être, en quelque sorte solidaires... Un agent secret, surtout du sexe féminin, se trouve parfois dans des situations très délicates et desquelles il est bien difficile de se tirer sans l'aide d'un collègue expérimenté et retors comme moi...

Amy Nabot réfléchit un instant. Elle connaissait

suffisamment Dubois pour savoir qu'il était fort dangereux de l'avoir pour ennemi. C'était un de ces individus qui ne s'embarrassent pas de scrupules quand leur intérêt est en jeu ou quand ils veulent satisfaire une vengeance.

— Soit, fit-elle enfin. Allons dans ce café puisque vous y tenez tant...

Dubois eut un sourire malicieux.

— Je pensais bien que vous finiriez par accepter mon invitation ! dit-il. Du reste, il est incontestable que nous ne saurions mieux faire que de nous soutenir mutuellement.

Tous deux se dirigèrent vers le petit café qui n'était qu'à quelques pas de là et ils prirent place à une table.

Assise dans un coin, près d'une fenêtre, Amy Nabot regardait dans la rue tandis que Dubois la regardait avec intérêt.

— Le monde est à la fois très grand et très petit, n'est-ce pas, chère Madame ? lui dit-il tout-à-coup.

— En effet, répondit Amy Nabot, je ne me serais jamais attendue à vous rencontrer ici...

— Et comment va votre ami Esterhazy ?

— J'espère qu'il va bien, Monsieur Dubois...

— Moi aussi... En tout cas, je n'ai pas encore lu dans les journaux la nouvelle de son arrestation...

— C'est parce qu'il a réussi à parer le coup que vous avez voulu lui porter...

Dubois se pencha vers Amy Nabot.

— Que voulez-vous dire ? fit-il.

— Rien... Croyez-vous donc que je sois disposée à vous raconter comment Esterhazy a réussi à faire disparaître ces documents qui étaient si compromettants pour lui ?... Non, mon cher Monsieur... Je ne suis pas bavarde à ce point-là !

Dubois suivait d'un regard distrait la fumée de sa cigarette

— Bah ! fit-il. Après tout, la chose n'est pas tellement intéressante pour moi... Pour le moment, j'ai bien autre chose en tête... Je suis toujours occupé de nouvelles affaires...

Puis posant ses yeux sur le petit sac que l'aventurière avait déposé sur la chaise à côté d'elle, il demanda sur un ton nonchalant :

— C'est votre butin ?

— Ça ne vous concerne en aucune façon...

— C'est vrai, mais ça m'intéresse quand même... Et puisque vous étiez sur le point de vous rendre chez Howorka, il est bien facile de deviner que vous aviez des documents à lui remettre...

— Quelle brillante imagination vous avez !

— Il en faut quelquefois dans notre métier, chère Madame... Est-ce que je ne pourrais pas devenir actionnaire dans les affaires que vous faites avec Howorka ?

Amy Nabot se mit à rire.

— Vous ne manquez pas d'une certaine audace ! dit-elle. Vous êtes le pire effronté que j'aie jamais rencontré de ma vie !

— Ne me faites pas tant de compliments... Vous allez effaroucher ma modestie et me faire rougir... Mais maintenant, parlons un peu d'affaires sérieuses si vous n'y voyez pas d'inconvénient... Nous allons partager les bénéfices de l'affaire que vous êtes en train de combiner n'est-ce pas ?

— Mais vous êtes fou ?

— Vous croyez ?... C'est bien possible, après tout... Mais quelle différence est-ce que ça peut faire ?... Que je sois fou ou que je ne le sois pas, il faudra bien que vous me donniez ma part...

— Jamais de la vie !

Dubois se pencha de nouveau vers le visage d'Amy Nabot et, la regardant dans le blanc des yeux avec une

fixité effrayante, il chuchotta :

— Si vous ne me donnez pas ma part, je vous ferai coffrer !

L'aventurière ne se laissait pas facilement intimider. Elle s'appuya commodément au dossier de sa chaise, croisa ses jambes l'une sur l'autre, prit le petit sac qui était à côté d'elle, le déposa sur ses genoux et, serrant ses mains par-dessus, elle répondit :

— Vous pouvez très bien me faire arrêter si ça vous amuse... C'est une chose très facile... Vous n'avez qu'à dire au garçon que je suis une espionne... Essayez donc... Vous verrez lequel de nous deux gagnera la partie à la fin !... Il me semble que vous oubliez que je pourrais bien vous battre avec vos propres armes...

Dubois eut un sourire dédaigneux et répliqua :

— A Vienne, on ne peut pas m'arrêter...

— N'en soyez pas tellement sûr... Vous pourriez avoir des surprises...

Dubois continuait de sourire.

— Ce qui est certain, c'est que vous êtes plus exposée que moi, belle Madame !... Surtout avec les documents que vous avez dans votre sac... Donc, ne faites pas la bête et partageons honnêtement... Est-ce entendu, oui ou non ?

Amy Nabot serra les lèvres. Elle se sentait prise au piège.

Allait-elle devoir se plier aux exigences de cet odieux individu ?

Tout à coup, Dubois s'exclama :

— Tenez !... Voilà Howorka qui rentre chez lui... Peut-être pourrons-nous traiter l'affaire ensemble...

Et, sans attendre la réponse de l'aventurière, Dubois appela le garçon pour payer les consommations.

Puis il sortit du café et Amy Nabot le suivit.

Elle se sentait vaincue. Dubois se montrerait certai-

nement implacable si elle ne consentait pas à en passer par où il voulait.

Howorka pourrait peut-être quand même trouver un moyen de la protéger contre ce misérable.

C'était, du moins, le seul espoir qui lui restait encore !

Très inquiète, elle pénétra dans le bureau de l'agent secret.

— Comment !... Vous êtes déjà de retour ? s'écria Howorka avec un air émerveillé. Il ne vous a pas fallu beaucoup de temps pour vous emparer de ces fameux papiers !

Ce ne fut qu'à ce moment qu'il s'aperçut de ce qu'une autre personne était entrée dans le bureau en même temps que la jeune femme.

En reconnaissant l'importun, il fronça les sourcils et murmura avec un air ennuyé :

— Vous, Dubois ?... Que faites-vous ici ?

L'espion, qui ne s'était même pas donné la peine d'enlever la casquette de voyage qu'il portait sur la tête et qui se tenait devant Howorka en une attitude négligente, les mains dans les poches de son pantalon, répondit d'une voix sourde :

— Ce que je fais ici ?... Je cherche des affaires, parbleu !... Vous savez bien que je ne voyage pas pour mon plaisir !

— Alors, attendez un instant... Il faut d'abord que je parle à cette dame...

— Je sais... Mais je désire précisément être présent à votre conversation...

— Sacré tonnerre !... Qu'est-ce qui vous passe par la tête ? s'écria Howorka avec indignation.

— Rien d'extraordinaire !... Je m'intéresse aux affaires que vous faites avec cette dame... Elle m'a promis de partager ses bénéfices avec moi.

Stupéfait, Howorka se tourna vers Amy Nabot.

— Que signifie cela ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai rien promis du tout ! affirma l'espionne avec un sourire dédaigneux. C'est Dubois qui m'a menacée de me dénoncer si je ne voulais pas partager avec lui...

— Un chantage, alors ? s'écria l'agent secret.

— Vous pouvez appeler cela comme vous voulez, répondit froidement le misérable, et moi, je fais le genre d'affaires qui me convient... Puisque j'ai rencontré Amy Nabot au moment où elle rapportait un précieux butin, pourquoi est-ce que je ne chercherais pas à en tirer profit ?

Howorka était blême de fureur.

— Et vous vous imaginez que vous allez pouvoir me faire peur ? rugit-il. Eh bien, vous vous trompez !... Si vous tenez à réussir dans des affaires de ce genre-là, il faudra que vous trouviez quelqu'un de plus stupide que moi !

Sans se troubler, Dubois s'assit sur la table à écrire de l'agent secret et dit froidement :

— Tout ça ne sont que des mots vides de sens... Enfin, vous avez le choix... Ou bien vous acceptez ma proposition, ou bien je vous fais arrêter...

L'agent secret leva le poing, prêt à s'élancer contre son antagoniste.

Mais ce dernier, rapide comme l'éclair, avait déjà saisi le récepteur du téléphone.

— Ne faites pas l'idiot ! s'écria Howorka qui était devenu pâle comme un mort. Laissez le téléphone...

— Ne craignez rien... Je ne vais pas le démolir !... Je veux seulement appeler la police...

— Mais vous perdez la raison !

— Ne vous préoccupez pas de ma raison... Acceptez vous, oui ou non ?

Comme une lionne en furie, Amy Nabot bondit en s'exclamant :

— Non !... Non !... Non !... Jamais !

— Allo ! cria Dubois dans le téléphone. Voulez-vous me passer la Direction Centrale de Police, s'il vous plaît ?

Presque défaillant, Howorka se laissa tomber dans un fauteuil.

Mais Amy Nabot riait aux éclats.

— Laissez-le faire ! dit-elle à l'agent secret. Il n'aura pas encore la communication dans trente ans !

Howorka comprit tout de suite.

Profitant d'un moment où les deux hommes, tout à leur discussion acerbe, se regardaient rageusement face à face, l'aventurière avait prestement coupé les fils du téléphone avec des ciseaux de poche.

Avant que Dubois ait eu le temps de revenir de sa stupéfaction, Howorka se précipita vers la porte, la ferma à double tour et mit la clef dans sa poche.

Puis il s'approcha de Dubois et, le fixant avec un air de défi il s'écria :

— Et maintenant, mon petit ami, c'est moi qui vais te dicter mes conditions !

Amy Nabot continuait de rire comme si elle ne s'était jamais tant amusée de sa vie.

Dubois haussa les épaules.

— Je suppose que vous voulez dire, Monsieur Howorka, fit-il sans se départir de son calme, que je suis tombé dans la fosse que j'ai creusée moi-même ?... Eh bien, soit... Je tâcherai donc de m'installer commodément dans cette fosse... Maintenant, asseyons-nous et tâchons de trouver le moyen de nous entendre...



CHAPITRE CLXXIX.

LE SENTIMENT DU DEVOIR.

Le conseiller ministériel von Giesel était de très mauvaise humeur. La soi-disant Yvette Longère, — ou en d'autres termes, — Amy Nabot, n'était pas venue au rendez-vous qu'elle lui avait fixé et rien au monde n'aurait pû lui causer un plus grand déplaisir ; il était d'autant plus furieux qu'il avait commandé un souper digne d'un empereur et qu'il avait caché sous une serviette un écrin contenant un très beau bijou qu'il avait acheté pour en faire cadeau à l'aventurière.

Le cocher, qu'il avait envoyé au music-hall pour aller chercher la jeune femme était revenu en disant que la danseuse avait dû s'absenter pour quelques jours à la suite d'un télégramme qu'elle avait reçu, lui annonçant la mort de son père.

Mais von Giesel ne se contenta pas de cela. Il sortit aussitôt et courut au music-hall pour demander au directeur si cette histoire était bien réellement conforme à la vérité, ou bien si c'était seulement un prétexte que la jeune femme avait imaginé pour ne pas venir au rendez-vous.

Le directeur lui affirma que la danseuse avait vraiment dû s'absenter pour une question de famille et qu'elle reviendrait bientôt.

Néanmoins, le conseiller ministériel demeura tout désillusionné et le directeur du music-hall eut beaucoup de mal à le consoler en tant soit peu.

Finalement, il quitta l'établissement, et, pour se distraire, il entra dans un café où il rencontrait parfois quelques-uns de ses collègues. Il y trouva, en effet, des messieurs qu'il connaissait et qui étaient justement en train de parler du comte Ilitch ainsi que de l'importante mission qui venait de lui être confiée.

— Et vous, Monsieur von Giesel ? lui demanda un fonctionnaire. Est-ce que vous ne croyez pas aussi que le comte Ilitch est un peu jeune et un peu inexpérimenté pour une mission de cette importance ?

— Non, répondit le conseiller ministériel. Je crois, au contraire, que le comte Ilitch est un garçon très capable et tout à fait digne de confiance...

— Quel âge a-t-il donc ?

— Vingt trois ans...

— Mais mon cher Monsieur, à cet âge-là, un homme est pire qu'un enfant !... Quant à moi, je suis d'avis qu'on a commis une imprudence impardonnable en lui confiant ces dépêches...

Von Giesel haussa les épaules.

— Nous pourrons en juger par les résultats, répondit-il.

Un autre fonctionnaire qui avait assisté à ce dialogue approuva en disant :

— Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que le comte est chargé d'une mission de ce genre... Et maintenant, si je ne me trompe, c'est en Dalmatie qu'on l'a envoyé, n'est-ce pas ?

— Oui... A Pola...

— Je ne pense pas qu'il aime beaucoup ce genre de voyages, opina un troisième

— Pourquoi ?

— Parce qu'il éprouve le besoin de se faire accompagner pour ne pas mourir d'ennui en cours de route !... Le hasard a voulu que je me trouve à la Gare du Sud quand il a pris le train et je l'ai vu monter dans un compartiment réservé avec une dame qui était vraiment bien jolie !

Von Giesel se mordit les lèvres et fronça les sourcils.

— Comment ? s'écria-t-il. Il est parti avec une femme ?... En êtes-vous sûr ?

— Parbleu, mon cher, je n'ai pas la berlue !... J'en suis d'autant plus certain que je me suis donné le plaisir de bien regarder la dame, qui en valait la peine, je vous assure !... Pas de la première jeunesse, peut-être, mais vraiment superbe... Je crois qu'elle devait être étrangère, car j'ai entendu qu'ils parlaient en français...

A ces mots, le conseiller ministériel sursauta presque.

Si le comte était parti avec Yvette Longère ?... Si le télégramme annonçant la mort du père de la danseuse n'avait été qu'une macabre comédie ?

Von Giesel commençait de nouveau à douter.

En un instant, il se sentit envahi par un effroyable sentiment de jalousie qui le dévorait intérieurement et qui le faisait souffrir autant qu'une violente douleur physique.

Jamais il n'aurait pu pardonner à Amy Nabot de lui avoir préféré le jeune comte et de lui avoir joué un aussi vilain tour !

Il se sentait tellement nerveux que, lui qui était habituellement plutôt sombre, but coup sur coup plusieurs petits verres de cognac pour se calmer, au grand étonnement de ses amis qui ne comprenaient rien à cet accès de surexcitation si soudain et si intempestif.

Bientôt, il quitta le café et rentra chez lui pour se coucher, mais il dormit fort mal et, quand il se leva le

lendemain matin, il était encore de plus méchante humeur que la veille.

Arrivé à son bureau, il commença par dépouiller le courrier qui l'attendait.

Il lisait les lettres avec rapidité et d'une façon assez distraite, parce qu'il avait autre chose en tête ce matin là.

Mais tout à coup, il tressaillit. Puis il se mit à relire plus attentivement une lettre qu'il avait commencée de parcourir en hâte.

Et voici ce qu'il lut :

« Il ne me reste plus autre chose à faire que de vous annoncer que le sac contenant les dépêches officielles a disparu. Je ne comprends que trop bien que je me suis montré indigne de la confiance que l'on m'avait fait le grand honneur de m'accorder et je vais devoir en subir les conséquences ».

Très pâle, les mains tremblantes, le conseiller ministériel relut à plusieurs reprises l'émouvant message.

Puis il se leva et se mit à marcher rapidement de long en large dans la pièce. Il était au comble de la surexcitation et son agitation était telle qu'il ne parvenait pas encore à se rendre un compte bien exact de ce qui était arrivé.

Tout en marchant, il murmurait machinalement :

— C'est inoui !... Absolument inoui !

Mille pensées diverses se pressaient dans son esprit enfiévré. Son émoi était si grand qu'il ne parvenait pas à reprendre possession de son sang-froid et du calme qui lui aurait été nécessaire pour réfléchir clairement et prendre la décision rapide qui s'imposait.

En tout cas, ce qui paraissait d'ores et déjà certain, c'était que la danseuse était une espionne.

Et cette pensée était effroyablement douloureuse à von Giesel qui éprouvait presque une espèce de remords

à l'idée de devoir accuser d'une semblable infâmie une aussi ravissante créature.

Mais il fallait quand même bien se rendre à l'évidence. Les faits s'enchaînaient parfaitement et aucune autre hypothèse ne paraissait plausible !

Le fait qu'Ilitch était évidemment un grand admirateur de la danseuse, le fait que la danseuse avait quitté Vienne d'une façon tellement soudaine, le soir même où le comte était parti, et enfin le fait qu'un collègue de von Giesel avait vu le comte monter dans le train en compagnie d'une dame qui était très belle sans être de la première jeunesse et avec qui il s'entretenait en français, tout cela ne concourait-il pas d'une manière rigoureusement précise à désigner la danseuse comme étant l'auteur du vol ?

A mesure que sa présence d'esprit lui revenait peu à peu, le conseiller ministériel commençait à voir les choses sous un aspect différent.

Il commençait à se dire qu'il avait encore eû de la chance, après tout. Lui-même aurait très bien pû être victime des ruses de cette habile aventurière !

Et c'était sans doute uniquement pour cette raison là qu'elle avait accueilli favorablement les amabilités qu'il lui avait prodiguées !... C'était évidemment avec l'arrière-pensée de lui jouer un tour du genre de celui qu'elle avait joué à ce pauvre Ilitch qu'elle s'était montrée beaucoup plus gentille avec lui que n'importe laquelle des autres femmes qu'il avait rencontrées jusqu'alors !

S'arrêtant soudain devant le grand miroir qui était au-dessus de la cheminée, le conseiller ministériel saisit d'une main rageuse les quelques rares cheveux qui lui restaient sur le sommet du crâne et, secouant avec une puérile colère cette maigre croissance, il s'exclama sur un ton de violente fureur :

— Idiot !... Imbécile !... Abruti !

Immédiatement la porte s'ouvrit et la tête majestueuse de l'huissier de service apparut dans l'entrebaillement.

— Votre Excellence m'a appelé ? demanda ce modèle des serviteurs, d'une voix douce et harmonieuse.

— Oui, répondit von Giesel avec à-propos. Apportez-moi un peigne... Le courant d'air m'a tout décoiffé...

Après avoir remis ses cheveux en ordre à l'aide du peigne et de la brosse que l'huissier était allé chercher en moins de temps qu'il ne faut pour y penser, le conseiller ministériel décrocha le récepteur du téléphone et se mit en communication avec le chef de la police.

Dès que ce fonctionnaire eut répondu, il lui fit part de ses soupçons au sujet de la soi-disant Yvette Longère et le pria de prendre immédiatement toutes les dispositions nécessaires pour la faire activement rechercher.

Le soir même de ce jour, il apprit la mort du comte Ilitch. Il ne crut naturellement pas un seul instant qu'il s'agissait d'un « accident de chasse », comme le disaient les journaux. Ce ne fut pas non plus une surprise pour lui, car, depuis l'instant où il avait lu la lettre du jeune comte, il s'était attendu à recevoir d'un instant à l'autre la nouvelle de son suicide. Mais il en éprouva un tel chagrin qu'il tomba dans une profonde mélancolie. Il éprouvait de cruels remords d'avoir traité le jeune homme d'une façon hautaine et presque méprisante ce soir où il l'avait rencontré au restaurant en compagnie de l'aventurière et il n'avait plus maintenant qu'un seul désir : que cette perfide et dangereuse créature tombe bientôt entre les mains de la police et qu'elle soit châtiée comme elle le méritait.